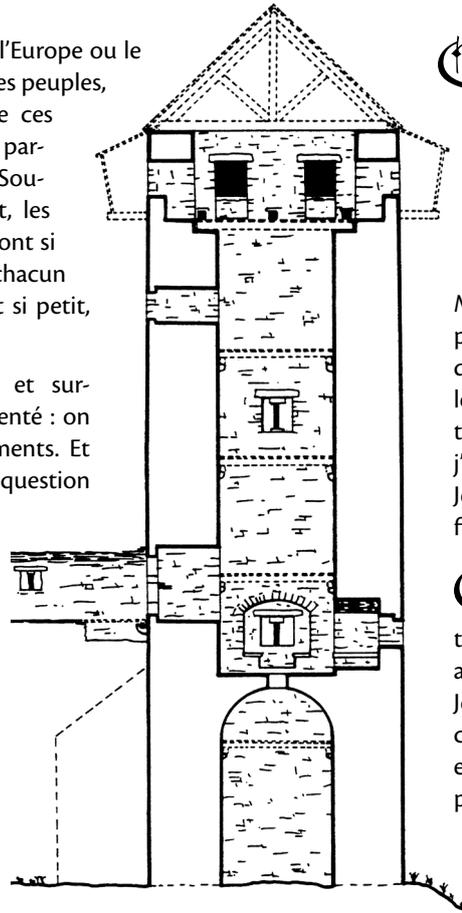




— Editorial —

On voyage parfois à travers la France, l'Europe ou le Monde, et l'on rencontre des gens, des peuples, des villes et des villages. À l'occasion de ces échanges humains si enrichissants, il arrive parfois que l'esprit se perde, se déconnecte. Soudain, nos certitudes sur la vie s'éloignent, les exigences, les expériences, les hiérarchies sont si lointaines les unes des autres. Le passé de chacun également, de chaque peuple. On devient si petit, si petit.

Si tellement petit, tellement humble, et surtout tellement perdu, surpris, désorienté : on ressent cela aussi devant certains monuments. Et lorsque cela arrive en France, il n'est plus question d'un choc civilisationnel, mais plutôt d'une confrontation temporelle avec nos ancêtres, leur vie, leurs techniques. Ce vertige, je l'ai ressenti à Strasbourg, lorsque la cathédrale surgit soudainement à l'angle de la rue Mercière. De même, au fronton nord du transept de la cathédrale de Rouen, la même verticalité écrasante, la même démesure. Idem en découvrant le pont du diable de Chalencon, qui semble léviter, si fin, si prodigieux. Oui, il y a comme de la magie, et l'on se perd devant des éléments qui dépassent l'entendement, qui ne semblent pas raisonnables.



Tour principale, coupe

Ce sentiment furtif, cette profonde incompréhension excitante, je l'ai déjà ressentie à Oricourt, à un endroit et dans des circonstances particulières. J'étais monté dans la haute tour de guet aujourd'hui ceinturée, et dont l'unique accès se situe à une dizaine de mètres du sol. Je me retrouvais avec plaisir dans cette belle salle des gardes, ce qui déjà en soi était un privilège. Mais pour la première fois, je déplaçais sous mes pieds les planches protégeant une trappe étroite donnant accès à une profonde salle voûtée totalement aveugle d'une dizaine de mètres de hauteur, sorte de vaste "puits aérien", et à cet instant, j'éclairais avec une torche cette immensité obscure. Je connaissais l'existence de cette salle, mais j'allais finalement entrer en contact avec elle.

Ce fut totalement fantastique. Un espace bien trop haut, aveugle, paré de moellons gigantesques et appareillés avec soin, espace dont le seul accès était cette trappe minuscule à son sommet. Je ressentais en moi une émotion intense, folle : cela semblait si éloigné de toute logique, un pareil espace, sans une seule ouverture alors qu'il n'est pas souterrain. Pourtant, je n'étais pas en train d'explorer une cité inconnue en pleine forêt tropicale, il s'agissait juste d'un monument bâti ici en France par nos ancêtres, il y a finalement si peu de temps : 900 ans de décalage seulement, entre les temps actuels et l'époque où une telle salle était indispensable, nécessaire, tout sauf hasardeuse.

Ce décalage qui déstabilise par sa puissance ne peut se ressentir que dans les grands monuments, et le château d'Oricourt témoigne ainsi, de façon forte, de temps révolus. Aussi il est indispensable de continuer à soutenir l'action menée, notamment par l'Association, autour de ce lieu. Bientôt la chapelle sera rebâtie, et bientôt il y aura une toiture au bâtiment Rolin, et un jour enfin, une consolidation interne et la visite de cette surprenante et haute tour de guet sera envisageable.

Patience, patience !

"Tout vient à point à qui peut attendre"
(François Rabelais)

Sylvain MORISOT

Chantier associatif

Protection de la façade du logis Rolin.
Mise en œuvre de joints.

Mercredi 4, jeudi 5, lundi 9 et mardi 10 avril 2018 à partir de 09:00

Si vous souhaitez participer à ces travaux, merci de nous contacter avant le 31 mars (pour préciser à quel moment vous serez présent et organiser au mieux le chantier)

Randonnée pique-nique

Dimanche 3 juin 2018

Festival de caves

Probablement début juin 2018
(créations en cours de programmation)

Assemblée Générale 2017

Vendredi 9 mars 2018 à 17:30 au château d'Oricourt.

Cet avis tient lieu de convocation et aucun autre courrier ne sera envoyé.

Ordre du jour :

Rapport moral, rapport financier, renouvellement d'une partie du Conseil d'Administration et projets 2018.

Chaque personne désireuse de présenter sa candidature au Conseil d'Administration est priée de se faire connaître par courrier avant le 5 mars 2018 ou d'être présente à l'Assemblée Générale.

Pour une meilleure organisation de cette réunion, merci de nous signaler votre présence (même quelques heures avant). La salle sera chauffée.

Chers Amis,

Par vos actions bénévoles, mais aussi vos cotisations et dons, vous soutenez les projets des Amis d'Oricourt, principalement tournés vers la conservation du château. Et ce journal semestriel permet de vous en tenir informé. Le rôle de l'association, créée en 1974, s'avère à la fois complémentaire et distinct de celui des propriétaires du site, Jean-Pierre et Colette Cornevaux, mes parents.

À ce jour, vous êtes près de 400 membres à participer au destin du monument mais, parmi vous, certains ignorent sans doute tout de l'aventure de sauvegarde initiée en 1968 par mon père, alors adolescent. Une

restauration qui n'aurait pu être entreprise sans la bienveillance de Jean, mon grand-père, décédé le 7 septembre 2010. En somme, le fruit d'un passé familial jalonné d'étapes dont l'une des plus marquantes réside en l'acquisition des bâtiments faite en 1932 par Joseph, mon arrière-grand-père, qui les occupait déjà en qualité de fermier du domaine, jusqu'alors aux mains du vicomte de Grivel.

Plusieurs générations de la famille Cornevaux appartiennent non seulement à l'histoire du château, mais aussi à celle du village. Avant d'acheter la propriété, les Cornevaux étaient établis à Oricourt depuis 1891 en la personne de Flavien, mon tri-

saïeul. Venu de Borey, à quelques kilomètres de là, ce dernier fut également le premier membre de la famille à s'installer au château, comme locataire, pour y diriger l'exploitation de la ferme. Par ailleurs, il devint maire de la commune aux lendemains de la Grande Guerre.

À la demande de nombreux adhérents, je choisis de vous faire partager, dans ce numéro, le parcours hors du commun qui amena les Cornevaux à s'enraciner au château, jusqu'à s'en rendre maîtres en 1932. Une évolution qui repose parfois sur le hasard des circonstances mais dont les choix semblent être déterminés par l'attachement à un territoire rural.

La famille Cornevaux : un siècle au château (1/2)

Les origines et l'installation à Oricourt

La famille Cornevaux tire ses origines du village d'Autrey-lès-Cerre, à proximité d'Oricourt, où le patronyme est mentionné depuis le milieu du XVII^e siècle au moins. En 1802, c'était à la faveur d'un mariage que les Cornevaux s'établirent à Borey, autre commune des alentours. Les membres de la famille vivaient essentiellement du travail de la terre et, la plupart du temps, moururent pauvres ou ne laissèrent que peu de biens à leurs héritiers. Cependant, une ascension sociale paraît se produire avec Claude-François dit *Joseph*, né à Borey le 8 janvier 1831, possesseur d'une petite exploitation. Le 9 janvier 1854, ce dernier épousa Marguerite Peton, de quatre ans son aînée. De leur union, naquirent neuf enfants dont trois décédèrent en bas âge. Deux autres, Philomin et Alphonse, moururent jeunes et célibataires. Seuls François, Émile, Marie et Flavien se marièrent et fondèrent un foyer.

Flavien vit le jour à Borey le 24 septembre 1862. Dès son enfance, il reçut le surnom de *Foissey* en raison de sa gourmandise pour la *fouace*¹ qu'il se procurait à Villersexel où son oncle Jean-Baptiste Cornevaux était aubergiste. Contrairement à ses frères et à sa sœur, il quitta son village natal. Le 4 février 1891, il se présenta à Oricourt devant le maire, Jules-Joseph Pelletet, pour y épouser Philomène Démoly, née au même lieu le 4 février 1869. Trois

jours plus tard, en l'église paroissiale d'Aillevans, le curé leur donna la bénédiction nuptiale.

Également issue d'une famille de cultivateurs, Philomène était la fille de Léonard Démoly et de Marguerite Cardinaux, tous deux décédés à Oricourt ; le père, le 23 juillet 1884, et la mère, le 2 juin 1890. Installés à Oricourt dès 1773, les Démoly reflètent l'archétype des petits paysans propriétaires au XIX^e siècle. En guise d'illustration, un intéressant document donne une idée de la situation de cette famille sous le Second Empire. Il s'agit du partage anticipé des biens de Jean-Claude Démoly et de Thérèse Loyez, grands-parents de Philomène, passé à Oricourt le 30 juillet 1855 devant maître Griboulard, notaire à Villersexel. Les époux possédaient une maison meublée, avec jardin et verger, le tout situé en dessous du château. Et près de six hectares de terre sur Oricourt et Arpenans ; pas moins de quarante-six parcelles dispersées en nature de champs, prés, buissons et friches dont peu dépassaient les vingt ares. Le même partage comprend aussi un inventaire mobilier de la maison dont l'estimation est portée au montant de 1200 francs. Toute une mine de renseignements sur le train de vie du couple et de leurs quatre enfants qui demeuraient alors avec eux : Léonard, Claude-François, Marie-Françoise et Jeanne-Claude. Tout d'abord, l'acte distingue deux lits "*garnis*" et deux autres "*montés*", sans autre détail ; pas même d'indication sur la présence éventuelle de rideaux afin de protéger leurs occupants lors des froides nuits d'hiver. Par ailleurs, douze draps et quatre taies

composaient le linge de ménage. À côté des nippes et hardes des parents, les vêtements consistaient essentiellement en dix chemises d'homme et douze de femme ; aucune précision sur la qualité des étoffes. Des effets sans doute renfermés dans les deux vieux buffets que mentionne l'inventaire. Hormis une table et six chaises en bois, la description de la vaisselle et des différents ustensiles rend compte de l'univers de la cuisine : deux seilles, un seau, un bassin, toute la batterie, deux "*coquelles*", une tourtière, un passe-lait, vingt terrines, deux soupieres, douze assiettes en faïence, trois couteaux, douze cuillères, douze fourchettes, six verres, une salière, deux cruches et quatre bouteilles. À noter l'existence d'un fourneau à deux marmites et d'une horloge avec sa caisse et ses poids. Se trouvent encore énumérés une "*harche*", une "*ruche*" et deux corbeilles, ainsi que divers objets caractéristiques de l'autarcie campagnarde tels un pétrin, six grès à pâte, une baratte, deux "*filettes*" et un tour à laine. Viennent ensuite les engins et outils relatifs au travail de la terre et à celui du bois : une charrue, une herse, un chariot, le train des voitures, les harnais, deux pelles, un pic, trois pioches, deux faux, deux fléaux, un van, une hache, une serpe, un "*aviron*", une vrille et une scie. Le notaire prenait soin de faire figurer dans l'acte un "*tonneau défoncé*". Et d'y faire apparaître un bloc de bois de chauffage, une récolte de 3000 kilogrammes de foin et un tas de fumier de dix mètres cubes. Enfin, impossible d'omettre deux bœufs, une vache, une génisse et un petit porc qui représentaient ensemble plus de la moitié de la valeur totale du mobilier !

1 *Synonyme de fougasse.*

Une fois marié, Flavien rejoignit le ménage des Démoly. Philomène vivait dès avant ses noces avec Louise, sa sœur cadette, et Marie-Françoise, sa tante paternelle. Toutes trois n'habitaient pas la maison ancestrale des Démoly, mais une autre située au centre du village, face à la fontaine, achetée par la famille le 6 juillet 1871. Cette maison comprenait corps de logis, grange et écuries. Au-devant de la bâtisse, un autre corps de logis *séparé*² et une cour où se trouvait la place à fumier. À côté, une seconde cour comportait un puits mitoyen avec la famille Pelleteret. Au-derrrière, une hutte à porcs et dans le prolongement, s'étendaient jardin et verger. Le 2 décembre 1885, un partage avait attribué cette propriété et d'autres biens à Philomène, ainsi qu'à son frère Justin et à ses sœurs Marie et Louise. Mais, en 1891, Justin avait déjà quitté les terres familiales pour s'installer à Paris et y devenir employé en assurances. Et Marie résidait avec son mari à Aillevans. Ainsi, dans un tel contexte familial, Philomène et Flavien s'imposèrent sans difficulté à la tête de l'exploitation.

De l'exploitation familiale à la ferme du château

À Oricourt, Philomène mit au monde sept enfants, entre 1891 et 1908 : Alphonse, Céleste, Albert, Arsène, Joseph, Denise et Marguerite. Au long des années, Flavien arrondit son patrimoine et celui de son épouse. Le 13 avril 1895, il procéda avec ses frères et sa sœur au partage des biens abandonnés par leurs parents. Côté Démoly, le couple conclut plusieurs transactions au cours de l'année 1898. D'une part, Flavien traita avec son beau-frère Justin et sa belle-sœur Louise, domiciliée depuis peu à Moimay, au sujet de leurs parts de maison et de terre. D'autre part, Philomène reçut en donation tous les biens de sa tante Marie-Françoise. Sans oublier bien d'autres acquisitions que réalisa Flavien. À la charnière des XIX^e et XX^e siècles, les époux possédaient toute une collection de parcelles morcelées et éparpillées sur les territoires d'Oricourt, Oppenans, Arpenans, Montjustin, Aillevans et Borey.

² Cet autre corps de logis, encore existant, est en réalité une petite maison du XV^e siècle qui a reçu en 2002 le label Fondation du Patrimoine, d'ailleurs le premier de ce type en Haute-Saône. Aujourd'hui, cette construction appartient à Sylvain Morisot, trésorier de notre association et maire de la commune.



Entrée du château au début du XX^e siècle

Le 29 mars 1897 marque assurément un premier lien entre les Cornevaux et l'ancienne résidence seigneuriale. En effet, Flavien s'associa avec Louis-Auguste Varin et Eugène Vesin, tous deux d'Oricourt, pour exploiter le tiers des 96 hectares de la ferme du château. Le propriétaire du domaine, le vicomte *Alphonse de Grivel*³, n'y résidait pas et laissa alors la jouissance de l'habitation châtelaine aux sieurs Laurency et Varin, et leurs familles, fermiers des deux autres tiers. Tous s'engagèrent, comme stipulé dans le bail, à payer conjointement au vicomte la somme annuelle de 3 000 francs. Une demeure que les Cornevaux n'allaient tarder d'occuper suite à un tragique épisode. En 1909, ou peut-être 1911, leur maison fut ravagée par un incendie, provoqué semble-t-il par un malheureux usage du four à pain. Le vicomte de Grivel, par charité sans doute, prit la décision de reloger les époux et leurs sept enfants dans les appartements nord de l'ex-logis seigneurial. Encore pré-

sents, les Laurency quittèrent les lieux peu après, ce qui permit à Flavien de devenir l'unique fermier du domaine et d'investir la totalité de l'habitation.

Une nouvelle situation qui ne détourna pourtant pas Flavien d'un objectif essentiel : rebâtir la maison familiale. Un entrepreneur d'Autrey-le-Vay fit notamment des travaux en juin et juillet 1912. Mais la Grande Guerre vint contrarier tous ces efforts. Trois des quatre fils participèrent au conflit mondial. L'aîné, Alphonse, servait déjà dans la cavalerie avant que le 2 août 1914, la mobilisation ne le maintînt aux armées. Albert fut incorporé le 16 décembre suivant et passa ensuite dans un régiment d'artillerie lourde, avant d'être envoyé plusieurs mois en Orient. Enfin, le 3 septembre 1916, ce fut au tour d'Arsène d'emboîter le pas et de s'illustrer comme canonnier. Si les horreurs des combats suscitaient les pires inquiétudes, c'était aussi six bras en moins pour cultiver les terres. À ce climat de douleurs, s'ajoutait le devoir de cohabiter avec une garnison de soldats qui réquisitionna le château. Une cantine était établie dans la basse cour, et des baraquements installés sur le dessus des fossés et dans le grand jardin. Devant la gravité des événements, Flavien et Philomène avaient renoncé à achever la reconstruction de leur maison, ce qui ne constituait certainement plus à leurs yeux une priorité absolue. Depuis le 20 août 1916, Philomène se trouvait propriétaire de la maison familiale des Démoly, laquelle appartenait naguère à son défunt oncle Claude-François Démoly. Une acquisition qui mettait les époux Cornevaux à l'abri de quelconque risque, au cas où le vicomte de Grivel venait à résilier leur bail.

³ Le vicomte Alphonse de Grivel (1865-1947) était le fils du vicomte Hippolyte de Grivel (1829-1907), capitaine au long cours, et d'Irmine de Chappuis de Rozières (1837-1893). En 1893, le partage de la succession de sa mère lui attribua non seulement le château et le domaine d'Oricourt y compris un pré sur Montjustin (96 hectares), mais aussi les forêts d'Oppenans, Oricourt et Moimay (123 hectares). Le vicomte de Grivel descendait des derniers seigneurs d'Oricourt, les Cordemoy et les Chappuis de Rozières. Au crépuscule du XIX^e siècle, il détenait encore les principaux restes de l'ancienne terre d'Oricourt, quoique amputée notamment suite aux adjudications des années 1875, 1886 et 1888. Marié en 1899 à Jeanne Varin d'Ainville (1877-1957), il demeurait avec elle au château de Champ Rosé à Arceau (Côte-d'Or). Les époux n'auront pas d'enfants.

Si les Cornevaux ne devaient demeurer que temporairement au château, la guerre contribua à les y ancrer définitivement. L'armistice signé, les trois fils soldats revinrent sains et saufs mais ne regagnèrent pas immédiatement leur foyer. Afin de hâter leur retour, Flavien tint une correspondance avec le cabinet du gouverneur militaire de Paris dont il connaissait un membre. Mais la démobilisation n'intervint qu'au cours de l'année 1919 ; le 12 juillet pour l'aîné, et les 13 et 29 septembre pour les cadets. Le dernier des fils, Joseph, né le 25 juin 1900, avait échappé aux hostilités. Toutefois, à partir du 16 mars 1920, et durant deux années, il accomplit son service militaire au sein du 42^e régiment d'infanterie implanté à Belfort. Entre-temps, les élections municipales de 1919 avaient amené Flavien à se faire désigner maire de la commune. En 1921, la population d'Oricourt atteignait 88 habitants. Pas facile d'être édile après une période qui occasionna tant de dégâts. Pas plus que d'être à la tête d'une municipalité sans le sou ! Cependant, sous son mandat, le village vécut l'une des plus fortes évolutions de son histoire : l'arrivée de l'énergie électrique.

Vers l'acquisition de la propriété

Avec les élections de 1925, Flavien cessa ses fonctions de maire et laissa le pouvoir à Joseph Pion. Retiré de la vie publique, il consacra ainsi plus de temps à son épouse, rongée par la maladie. Des soucis de santé accablaient Philomène depuis 1923 au moins. Devant de tels tracassés, et désormais sexagénaire, Flavien avait délégué le train de culture à ses quatre enfants non encore mariés : Arsène, Joseph, Denise et Marguerite. Jeunes et dans la force de l'âge, ces derniers apparaissaient dès lors dans les actes officiels. Le 1^{er} mai 1925, c'était avec eux, et non Flavien, que le vicomte de Grivel traita pour affermer à nouveau le domaine. Les frères Cornevaux menaient avec énergie l'exploitation de la ferme du château. Selon les saisons, le travail de la terre consistait à labourer et fumer les champs, semer les blés, récolter les pommes de terre, faucher les prés, engranger les foins et les regains... Pour conduire la charrue ou la faneuse, les chevaux étaient préférés aux bœufs. Si l'élevage bovin dominait, la basse cour accueillait aussi cochons, moutons et poules. Et au milieu desquels se prome-

nait la chèvre du père Cornevaux ! Dans l'un des greniers, avait été édifié un petit pigeonier. D'ailleurs, Flavien avait coutume d'offrir des pigeons au sieur *Debard*⁴, son ami, à l'occasion de visites à Héricourt. L'ampleur du labeur nécessitait de recourir à des domestiques agricoles, et dont au moins trois étaient recensés entre 1921 et 1926 : Charles Hil, de Fougerolles, une italienne âgée prénommée Ozeilla et surtout, Émile Vesin dit *Babi*. Ce dernier avait élu domicile, pour longtemps, chez les Cornevaux et dans les registres matricules, figurait notamment à son propos la mention "*infantilisme*". Une fois les fermages payés, une partie de l'excédent des gains servait à réaliser des investissements fonciers. Le 16 décembre 1926, le vicomte de Grivel céda aux frères et sœurs certaines parcelles du domaine. Toutefois, Flavien ne se désintéressa pas des affaires contractées par ses enfants, d'autant que sa fille Marguerite était encore mineure. Parfois, il conclut même des acquisitions en leurs noms.



Le colombier, la mare et le tilleul au début du XX^e siècle

Joies et malheurs alternèrent durant l'année 1926. Le 16 janvier, eut lieu le mariage d'Arsène avec Madeleine, fille d'Eugène Varin dit *Gali*, couvreur mais également l'un des anciens fermiers du domaine, et nièce de *Babi*. Les époux s'établirent aussitôt dans une maison du village, voisine de celle des Varin.

4 Grand-père de Jean-Marc Debard (1932-2013), enseignant en histoire à l'Université de Franche-Comté, président de la Société d'émulation de Montbéliard.

Le 8 avril, Philomène décéda à l'âge de 57 ans, des suites d'une gangrène. Elle avait été amputée de la jambe à deux reprises par le docteur *Pierre Miroudot*⁵, de Villersexel. Les opérations s'étaient déroulées dans le salon du château et, en dépit du savoir-faire du médecin, elles avaient suscitées d'atroces douleurs. Elle s'éteignit avant que le docteur ne mécanisât sa jambe de bois. Son frère Justin mourut le 9 avril, soit le lendemain, en son domicile parisien du XVII^e arrondissement. Ces deuils n'empêchèrent pourtant pas Joseph, âgé de 26 ans, de se présenter à la mairie de Villersexel le 19 avril pour y épouser Louise Beuret. Le mariage fut célébré par le maire, Georges Barbier, qui était également le notaire auquel la famille confiait le règlement de certaines affaires. Née aux Magny le 3 avril 1907, Louise était la fille de Berthe Beuret, née Courtot, qui tenait un hôtel-restaurant à Villersexel. Son père Édouard était mort en 1916, des suites d'un accident provoqué par un coup de pied de cheval dans la mâchoire, ce qui avait rendu toute alimentation impossible. Suite à ce drame, plusieurs des sept enfants avaient été placés dans quelques familles de la cité. Louise était entrée au service du docteur Miroudot. C'était ainsi en qualité de domestique qu'elle avait fait la connaissance de Joseph ; le futur mari fréquentait souvent le cabinet du médecin où il venait chercher des remèdes pour sa mère malade. Devenue fermière, Louise partageait désormais la besogne de son époux et, avec une rigueur irréprochable, tenait l'intérieur de son foyer. Ses talents de cuisinière étaient connus des habitants d'Oricourt, lesquels la sollicitèrent occasionnellement afin d'organiser des repas, parfois de quarante couverts, dans le salon du château. Le 11 juillet 1927, elle accoucha d'un fils prénommé Jean qui vit le jour dans la grande chambre à coucher du château. Cette naissance combla Flavien, le patriarche, fier d'avoir enfin un *p'tit bouebe* qui portait le nom de Cornevaux. En somme, un héritier destiné à prendre un jour les rênes de l'exploitation familiale.

5 Le docteur Pierre Miroudot (1882-1966) était issu d'une famille de notables implantés à Villersexel, apparentée aux Miroudot de Saint-Ferjeux qui furent subdélégués de l'intendance à Vesoul au XVIII^e siècle. Son fils Michel (1915-1999), également médecin, sera maire de Villersexel, sénateur, président du Conseil général de la Haute-Saône, vice-président du Conseil régional de Franche-Comté, membre du conseil d'administration de FR3...

Philomène



Au fil des décennies, le château avait sombré dans l'oubli. Les fermiers s'attachaient à maintenir en état la *grangerie* reconstruite par les Grivel, les écuries, un hangar, le fournil et les bâtiments centraux qui comportaient appartements, caves, bûchers et greniers. Aussi, ils taillaient une vigne qui recouvrait entièrement la façade du *logis Cordemoy*, côté basse cour, et dont la production atteignait plusieurs dizaines de litres de vin chaque année. De même, ils entretenaient les deux jardins ; l'un situé au centre du village, contigu à une ancienne mare communale, et l'autre à proximité de la croix, de grande superficie et clos de murs. Mais le reste des lieux avait progressivement été laissé à l'abandon. La *tour nord* et le *logis Rolin* étaient depuis longtemps ruinés. Le petit pavillon du XVIII^e siècle et une partie des galeries s'effondraient. Une friche entourait le colombier, presque intact mais hors d'usage. Au-devant du bâtiment, se dressait un majestueux tilleul, admiré des voyageurs et curieux, dont l'intérêt paysager avait conduit les autorités culturelles à l'inclure dans l'arrêté de classement du site du 13 juin 1913. Des arbres peuplaient les fossés et certains étaient d'essence noble à l'image des noyers. D'autres envahissaient la haute cour et une végétation dense enveloppait les fortifications qui menaçaient déjà péril. À côté de cet état déso-



Mariage de Louise et Joseph, 1926

Flavien



choses, tant le monument avait été dépouillé de sa décoration et vidé de son mobilier. Domestique au château vers 1900, Augustin Chenus se souvenait en outre d'une galerie de tableaux que le vicomte de Grivel aurait emporté en son château de *Champ Rosé* à Arceau.

lant, le domaine était lui-même réduit à 87 hectares environ, même s'il comprenait encore nombre des meilleures parcelles du terroir. Par ailleurs, le vicomte de Grivel avait vendu le *Bois-la-Dame*, en contrebas du château, dans l'intention d'acheter une automobile. Cette aliénation en annonçait-elle d'autres, plus générales cette fois ? Au début de l'année 1932, les frères Cornevaux, Arsène et Joseph, apprirent soudainement de la bouche de leur cousin Joseph Buland, de Borey, la volonté du vicomte de céder château et terres ; ce même parent avait alors surpris dans le *Tacot*, chemin de fer vicinal, une conversation à ce sujet entre hommes d'affaires. Le 30 mars, les deux frères traitèrent avec des mandataires du vicomte dont Georges Veil, marchand de biens à Vesoul, afin de convenir des parcelles à vendre et de négocier les derniers fermages. Les 16 avril et 25 mai, la partie notable du domaine échut aux frères Cornevaux et le reste fut aliéné à d'autres particuliers, la plupart cultivateurs à Oricourt ou dans les villages limitrophes. Des transactions qui modifièrent la structure agraire du territoire et profitèrent essentiellement à la petite ou moyenne paysannerie. Pour 81 000 francs, Arsène acheta trente hectares de champs et de prés ; et pour 80 000 francs dont 60 000 empruntés par la suite au *Crédit Haut-Saônois*, Joseph acquit douze hectares de prés et surtout, le château et ses dépendances. L'acte signé, Joseph devint aussitôt propriétaire de sa propre exploitation avec des bâtiments agricoles de grande qualité. Ces choix furent-ils influencés par son père ? Quasiment septuagénaire, Flavien ne désirait sûrement pas effectuer une telle acquisition en son nom mais encouragea certainement son fils à la conclure. Sans doute inquiet de l'avenir des siens, il partageait le même toit que son fils et sa belle-fille. En droit, Joseph était châtelain, certes, mais sa culture et son humble ascendance lui interdisaient de jouer les grands seigneurs ! Sans compter que le lieu avait déjà perdu notoriété et prestige. De la splendeur passée, ne restait que peu de

Au mois de juin 1932, le vicomte de Grivel décida de se séparer de ses dernières propriétés, ultimes vestiges de la terre d'Oricourt. Restaient à vendre le *Bois de Bataille* et les *Remplans* sur Oppenans, et La *Taillotte* sur Moimay. De bonnes forêts qui contenaient ensemble 98 hectares, le tout quasiment d'un seul tenant. Joseph s'interrogea à l'idée d'acheter le lot mais ce ne fut toutefois là que rêve ! Ses investissements précédents l'avaient privé, pour longtemps, de toute disponibilité financière. Cependant, l'essentiel était assuré. Joseph résidait toujours dans son village natal et était maintenant maître de sa demeure où il vivait avec son épouse, son père, son fils Jean, sa sœur Marguerite et Babi l'éternel domestique.

Étienne CORNEVAUX



Flavien et son p'tit bouebe Jean, 1932

La vie de château

Projets

Restauration de la chapelle castrale (voir le projet détaillé dans le n° 28). Ce projet est en bonne voie et devrait être soutenu par nos partenaires habituels. L'avant projet a été rendu avec un peu de retard, fin novembre, par Monsieur Richard DUPLAT, Architecte en Chef des Monuments Historiques. Un dossier de demande d'autorisation de travaux et une demande de subvention ont aussitôt été déposés à l'Unité Départementale de l'Architecture et du Patrimoine qui les a transmis à la Conservation Régionale des Monuments Historiques. La demande est en cours d'examen. Le coût important de ce projet, près de 220 000,- € TTC, compris maîtrise d'œuvre, nécessitera une réalisation en deux tranches, en 2018 et 2019. L'autorisation de travaux sera logiquement accordée pour l'ensemble du chantier et une nouvelle demande de subvention sera déposée pour la deuxième tranche. Après consultation des entreprises, ce chantier pourrait normalement débiter avant l'été 2018. Le Conseil départemental de Haute-Saône sera également sollicité pour ces travaux. Le financement sera complété comme à l'habitude par l'association, de nombreux mécènes et les propriétaires. Nous pourrions aussi déposer un dossier de candidature pour un prix (*La Demeure Historique* ou *Pèlerin magazine*, par exemple).

Les premiers travaux permettront de consolider la façade sur l'entrée de la haute cour avec la reconstruction du contrefort. La porte d'accès sera alors rouverte et un escalier extérieur créé. À l'intérieur, les maçonneries seront confortées et les culots consolidés. La pose de la voûte et l'aménagement intérieur attendront l'année suivante.



Logis Rolin : restauration du parement intérieur du mur de façade

Meilleurs voeux pour 2018 !

Chantiers associatifs

Un deuxième chantier "nouvelle formule" s'est déroulé comme prévu du 2 au 4 et du 9 au 10 octobre 2017. Il a permis la réalisation des joints sur le parement intérieur du mur de façade du *logis Rolin*, dans la deuxième pièce. La première journée a été consacrée au montage de l'échafaudage. Sur plusieurs jours consécutifs, nous avons pu mettre en œuvre des travaux plus importants que lors de nos chantiers "dominicaux". Ce dernier chantier de consolidation et jointoiement, très réussi, nous encourage à programmer de nouveaux travaux du même type. Côté haute cour, il est urgent de protéger l'autre parement de la façade principale de ce logis contre les intempéries. Nous profiterons de notre échafaudage en place pour ces travaux pour demander à Monsieur Bruno Gérard de nous aider à réaliser une étanchéité au dessus de ce mur de façade par la pose d'une feuille de plomb, par exemple. Ce projet sera auparavant soumis aux services de la DRAC. Lors du dernier CA de l'association, nous avons programmé ces travaux au début du printemps : mercredi 4, jeudi 5, lundi 9 et mardi 10 avril à partir de 09:00. Ces dates pourraient être légèrement modifiées en cas de mauvaise météo.

Animations

- ♦ Le nouveau site Internet du château, mis à jour, devrait prochainement être mis en ligne. Tout arrive !
- ♦ Côté tourisme, de nouveaux projets pour le territoire. "Entre Alsace et Bourgogne, trois destinations à découvrir : Vesoul-Val de Saône, Vosges du sud et Vallée de l'Ognon". Oricourt, situé dans la "Vallée de l'Ognon", participe à la démarche de création de cette destination.
- ♦ À proximité des "Vosges du sud", le château d'Oricourt est également associé à quinze autres sites culturels et jardins pour la création d'un passeport découverte de cette destination qui sera disponible dès le début de saison.
- ♦ Dimanche 3 juin 2018 : troisième randonnée pique-nique du château. Comme l'an dernier, deux circuits seront proposés. Nous sommes en pleine prospection et il n'est pas facile

de dessiner le parcours idéal (autorisé, agréable, sécurisé, praticable par tous, reliant quelques beaux lieux de patrimoine et avec un minimum de chemins goudronnés). Le projet définitif de cette journée devrait être diffusé dès la fin du mois de février. Deux circuits, environ 14 et 7 km, seront probablement balisés au nord, coté Arpe-nans.

- ♦ Début juin, cinquième participation au Festival de Caves (catalogue et programmation en cours).
- ♦ En juin, avec le soutien de la DRAC Bourgogne Franche-Comté, possibilité d'accueillir un spectacle chorégraphique "*Coup de foudre à Oricourt*" créé par une compagnie de Saône-et-Loire.
- ♦ Samedi 8 septembre 2018 : 3^e édition du festival de jazz organisé par l'association *Bled'Arts*. Cette manifestation avait eu un grand succès en 2016 mais en 2017, la pluie avait obligé à déplacer la scène à la salle des fêtes de Villersexel, ce qui a découragé nombre de festivaliers. Le programme sera publié dans le n° 31.
- ♦ Samedi 15 et dimanche 16 septembre 2018 : Journées Européennes du Patrimoine. -Dans le cadre de "2018 Année européenne du patrimoine culturel", le thème de cette 35^e édition sera "*Patrimoine européen, l'art du partage*".

Connaissez-vous les Tookets ?



Le Tookets est une "monnaie associative et solidaire". Le Crédit Agricole, banque qui gère le compte de notre association, émet des Tookets. Pour chaque transaction, ses clients ou salariés, reçoivent des Tookets et choisissent les associations à qui ils souhaitent les distribuer. Depuis peu l'association "Les Amis d'Oricourt" est habilitée à recevoir les Tookets distribués par des clients de cette banque. La cagnotte de l'association ainsi constituée pourra ensuite être convertie en Euros. Merci de relayer cette information à tous vos amis, ayant un compte dans cet établissement.

Jean-Pierre CORNEVAUX